
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 7 (1979)

DOI: 10.11588/fr.1979.0.49376

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

einsetzende Beteiligung der Bürgerschaft an der städtischen Verwaltung sind Nebenwirkungen der Privilegien.

Abschließend darf nicht versäumt werden, auf die 15 im Anhang veröffentlichten Texte, die beiden sorgfältigen Register sowie die sehr nützliche Karte der Stadtrechtsfamilien hinzuweisen.

Reinhold KAISER, Bonn

David HERLIHY et Christiane KLAPISCH-ZUBER, *Les Toscans et leurs familles. Une étude du *catasto* florentin de 1427* (avec une préface de Philippe WOLFF), Paris (Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Ed. de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales) 1978, in-8°, XX-704 p.

Le 24 Mai 1427 était institué le *catasto*. Florence se dotait d'une nouvelle législation fiscale et, ce faisant, préparait pour l'historien du XX^e siècle une source admirable. Aux *prestanze* (emprunts forcés) fondées sur de grossières estimations se substitue, après la crise financière provoquée par la guerre de Milan, une fiscalité fondée sur des procédures claires et uniformes, concernant tous les sujets de la seigneurie et permettant de calculer précisément l'assiette fiscale. Cette réforme fut favorisée par le parti populaire, et peut-être aurait-il fallu la replacer plus nettement dans le cadre d'un mouvement général de contestation du rôle des riches et des puissants dans le gouvernement des villes. On nous rappelle d'ailleurs opportunément qu'à Florence, même si l'influence des *potenti* restait très grande, les Conseils étaient surtout peuplés de membres des classes moyennes. Un certain ressentiment contre les *potenti* et la conscience de la nécessité de dégager des ressources nouvelles sans provoquer de trop violentes réactions sociales firent adopter le *catasto*. Malgré quelques interruptions et retours au système des *prestanze*, le *catasto* se maintint jusqu'en 1495 et même, dans le district de Florence, jusqu'en 1507-8.

Dans ce nouveau système, l'unité de taxation est ce que les auteurs appellent le «ménage contribuant» (de préférence à l'expression traditionnelle «feu fiscal»): contrairement au feu, le «ménage contribuant» ne comprend pas les domestiques adultes, alors qu'il inclut parents ou enfants résidant à l'étranger. En tous cas, chaque déclaration énumère le nombre des *bocche* que le maître de maison doit nourrir – ce qui peut donner droit à des déductions –, la fortune (*sostanze*) étant déclarée intégralement, qu'il s'agisse de biens immobiliers, de terres, d'animaux, de créances, de parts de la dette publique ou de marchandises. Peut-être la méthode adoptée avantage-t-elle plutôt les détenteurs de terre plutôt que ceux de biens mobiliers, d'autant que les fonctionnaires du *catasto* pouvaient accéder aux livres de compte des banques florentines. Le *catasto* concernait non seulement Florence, mais aussi son *contado* et son district: c'était là une nouveauté, destinée à alléger le fardeau fiscal des Florentins, et elle fut difficilement acceptée par plusieurs villes du district (Volterra, San Gimignano, Cortone). Le travail administratif fut énorme: il ne fallut pas moins

de trois équipes d'*Ufficiali* assistés de nuées de scribes pour rassembler les *portate* (déclarations individuelles), les reporter sur les *campioni* dont il fallut ensuite extraire des sommaires. Florence seule donna lieu à 16 *campioni* et 4 sommaires; les *portate* du *contado* occupaient 77 volumes, repris en 31 *campioni* et 4 sommaires; Pise et son *contado* remplissaient à eux seuls 18 volumes de *portate*, 4 *campioni* et 2 sommaires, auxquels s'ajoutaient les volumes concernant le reste du district. Ce sont principalement les registres intermédiaires, les *campioni*, qui ont servi de base à la présente enquête.

Enquête pratiquement inconcevable sans l'ordinateur: ce sont 60 000 familles toscanes qui ont été «photographiées» avec tous leurs biens, au début de Juillet 1427 pour les habitants de Florence, entre Juillet 1427 et Aout 1428 pour les autres. Même compte tenu des possibilités de la machine, il a fallu choisir: l'étude des structures agraires, déjà en partie faite par E. Conti, et celle du cadastre foncier ont été laissées au second plan. De même, bien que des révisions permettent de suivre à partir du *catasto* l'évolution jusqu'à la fin du XV^e siècle, l'aspect synchronique est ici privilégié. On le regrettera, bien sûr, mais ce regret compte peu auprès de la satisfaction de disposer ici des résultats de la première grande enquête menée à l'aide de l'ordinateur dans le domaine de l'histoire médiévale: voilà de quoi faire taire les détracteurs de l'ordinateur... Précisons cependant que des exemptions fiscales ont éliminé de l'enquête la Romagne florentine et 300 km² d'enclaves diverses; plus difficiles à évaluer sont les exemptions dont ont bénéficié étrangers, juifs et frontaliers. Les ecclésiastiques, quant à eux, ont bien remis des déclarations, mais elles sont très imprécises: tout au plus est-il possible de dresser un utile tableau de l'effectif des monastères toscans en 1427 (p. 157), réguliers et séculiers représentant une population de 8 à 9000 personnes, auxquelles s'ajouteraient les pensionnaires des hôpitaux (2000 individus?). Enfin, s'il doivent en principe remettre une déclaration, beaucoup de misérables échappent probablement au fisc: aux 264 000 laïcs et aux 10 à 11 000 clercs et pensionnaires des hôpitaux, il convient d'ajouter une population flottante ou marginale inévaluable. Le *catasto* est un document exceptionnel, mais comme tout document administratif, il a ses imperfections.

Les premiers enseignements du document sont d'ordre démographique. Encore faut-il pouvoir situer précisément dans l'évolution chronologique le «moment» décrit par le *catasto*. En prenant appui sur les travaux d'E. Fiumi on discerne l'évolution antérieure: de 1338 à 1427, le *contado* perdrait de 62,9 à 67,5% de sa population, Florence de 60,2 à 69%. La chute serait encore plus brutale pour les petites villes du *contado* (comme Prato) que pour les campagnes; les villes du district (San Gimignano étudiée par E. Fiumi, Pistoia et Pise par D. Herlihy lui-même) connaissent aussi un déclin très marqué. Pour la période postérieure, la population stagne ou décline légèrement jusqu'en 1460 pour croître ensuite vigoureusement (l'augmentation est des trois quarts entre le début du XV^e siècle et 1552). A Florence, s'il y a stabilité jusqu'en 1460, la croissance reste ensuite plus modeste que dans la région: troisième ville d'Italie après Venise et Milan avant 1348, Florence n'est plus au milieu du XVI^e siècle que la septième, égalée ou dépassée par Vérone, qui n'avait pourtant que 14.225 h. au moment où le *catasto* en révélait 38 000 à Florence...

L'épidémie, et plus spécialement la peste, paraît le facteur le plus spectaculaire dans cette évolution. De 1348 à 1375, elle est responsable du quart de la mortalité florentine: cette proportion diminue ensuite, et ne redevient importante qu'après 1475. Grâce à l'analyse spectrale qui permet d'explorer les éléments cycliques des courbes, un mécanisme où la peste montre son interaction dialectique avec les autres composantes démographiques apparaît: les pestes sont généralement suivies d'une baisse prononcée de la natalité (12% l'année de l'épidémie, 18% l'année suivante), mais pendant ce temps les ménages se reconstituent, amenant un »baby-boom« qui va se refléter près de quarante ans plus tard (du fait de l'âge élevée au mariage masculin) par un nouveau maximum de natalité; maximum presque inévitablement suivi au bout d'un an par une nouvelle épidémie, comme si le rajeunissement de la population l'exposait sans défenses naturelles aux atteintes du bacille. En conséquence, l'espérance de vie se réduit, tombant aux environs de 20 ans dans le dernier quart du XIV^e siècle pour remonter légèrement par la suite. Mais la population est aussi responsable de la régulation des flux: l'âge au mariage, un temps rabaissé par le raccourcissement de la durée de la vie, se fixe au XV^e siècle à 30 ans pour les hommes et à 17/20 ans pour les femmes, le célibat féminin augmentant du seul fait de la structure de la pyramide des âges. Autre élément de régulation, la dimension du feu, car l'une des constatations intéressantes des auteurs est que le nombre des feux reste relativement stable et dépend plus du dynamisme économique que de facteurs proprement démographiques: ce n'est que lorsque le feu a atteint son extension maximale en regroupant de nombreux célibataires et que le marasme économique bloque le nombre des feux que le feu joue un rôle démographique essentiel en empêchant la formation des familles: ce sera le cas à Florence au milieu du XVI^e siècle. En tous cas le document de 1427 a d'autant plus d'intérêt qu'il révèle une structure qui dure un bon demi-siècle.

La densité de la population est de 25 h./km² en 1427, mais sa répartition dans l'espace est d'abord marquée par la taille de Florence qui dans un rayon de 30 km a empêché le développement de tout autre centre urbain (sauf Prato). Un fait saillant, cependant, l'importance de la population urbaine; avec 34% de la population résidant dans les villes (si l'on accepte l'hypothèse que la ville commence à 800 h. comme semble le prouver la cassure constatée sur le graphique de distribution des agglomérations toscanes en fonction du nombre de leurs habitants), ce qui semble être la proportion la plus forte de tout l'Occident médiéval. Au plan géographique, le centre de la Toscane (plaine de Florence, Val d'Arno, collines du sud-ouest de Florence) oppose ses populations denses au dépeuplement des hautes collines, de l'Apennin, et surtout de la Maremme de Pise, des monts de Volterra et du Chianti, des montagnes du Verghereto au Nord et des confins du *contado* siennois au sud-ouest, avec leurs densités inférieures à 10 h./km². De même, le développement de la *mezzadria* (le contrat prévoyant que le paysan doit habiter la ferme dont il cultive les terres) favorise la dispersion de la population: ce n'est que dans le centre de la Toscane que le paysan consent aisément à abandonner le refuge du gros village fortifié. En gros, on observe que plus la population est dense, plus les localités sont de dimension réduite.

Une étude sur la distribution de la richesse révèle la formidable emprise de Florence sur la Toscane. Avec 14% de la population totale, Florence détient plus de 67% de la fortune totale! Cette prédominance, nette pour les biens fonciers (51% du total aux Florentins) est écrasante pour les biens mobiliers (78% du total) et pour la dette publique (99,7%). Seuls les Pisans et les Volterrans ont une part notable de leur fortune en biens fonciers: mais Florence est bien ce «soleil entouré de planètes plus ternes (qui) brille dans l'espace noir des campagnes démunies». Non seulement la cité contrôle le commerce, l'industrie et la dette publique pour la région entière, mais encore le Florentin est quatre fois plus riche que les autres citadins de Toscane, et seize fois plus que le paysan toscan! Certes, tous les Florentins ne sont pas riches: 14% des ménages ne possèdent rien (31% après déductions faites), et l'endettement apparaît considérable au bas de l'échelle des fortunes; par contre les 3000 familles florentines détentrices des parts de la dette publique possèdent à elles seules plus de bien que les 57 000 autres familles toscanes. Et les cent contribuables les plus riches détiennent près de 20% de tout le capital toscan, six groupes familiaux possédant près de 10% de la fortune imposable (Strozzi, Bardi, Medici, Peruzzi, Alberti et Albizzi). Cette concentration pose le problème du manque de capital liquide dans la campagne dont dépend l'alimentation de la cité: et la *mezzadria* qui conduit au réinvestissement du capital urbain dans l'agriculture est une des solutions. L'emprise de Florence sur les terres du *contado* est d'ailleurs considérable. Autres conséquences de la concentration, l'apparition d'une morale de la richesse et le développement de la réflexion économique.¹

Malgré l'imprécision des déclarations, les activités économiques se lisent dans le *catasto*. Dans les campagnes, le contraste dominant est celui qui oppose le centre (essentiellement le *contado*) marqué par la *mezzadria* aux campagnes périphériques: le centre aussi se distingue par le maximum de ménages non imposables et d'endettement paysan, par le minimum de propriétaires de maisons et de bétail. Pourtant, les paysans du centre ne sont pas les plus misérables: sur le plan de la productivité et du modernisme agricole la zone de la *mezzadria*, grâce à l'apport du capital urbain, est la plus dynamique, et on y trouve le plus de ruraux ayant une partie de leur fortune en biens mobiliers. Mais l'opposition la plus éclatante est celle entre fonctions urbaines et fonctions rurales: moins de 6% des ruraux déclare une profession non-agricole. Florence, ici encore, exerce sa suprématie: si les «sans-profession» sont en général des misérables dans les petites villes, à Florence ce sont souvent des riches; la structure des fortunes du groupe des inactifs est très proche de celle du groupe des membres des Arts majeurs. Si les grands capitalistes de Florence sont sans rivaux dans la province, il n'y en a pas moins un net contraste entre inactifs fortunés et membres des Arts majeurs d'une part, et membres des métiers *sottoposti* de l'autre, ces derniers étant maintenus dans une situation économique très déprimée. Entre les deux, les situations des membres des Arts mineurs sont variées, allant de la misère à la prospérité, mais toutes marquées par la fragilité. Les diverses branches d'activité sont

¹ Daniele BONAMORE, *Prolegomeni all'economia politica nella lingua italiana del quattrocento*, Bologna 1974.

aussi dominées par Florence: »investisseurs et consommateurs florentins ont fortement orienté les efforts des producteurs de la Toscane« (p. 300).

Par contre, le *catasto* n'est guère fiable pour l'étude des mouvements de population, et il a fallu le compléter par d'autres sources. L'émigration vers l'étranger est le fait des familles riches, et le gros mouvement migratoire est dû aux familles rurales. En zone de *mezzadria*, le quart des familles paysannes est installé depuis moins de dix ans. Et il y a tous les ruraux qui émigrent en ville pour s'employer ou parce que dettes ou condamnations les ont arrachés à leur milieu (c'est le cas d'un migrant sur huit). Grande est la place des femmes dans ces mouvements: à celles qui se marient hors de leur paroisse natale s'ajoutent les servantes en mal de place.

Le rôle des femmes est d'ailleurs souligné par un rapport de masculinité très élevé (109,8 pour Florence) qui peut traduire un sous-enregistrement des femmes (notamment pour les enfants). Mais l'ampleur des variations sociales ou régionales du rapport confirment qu'on ne peut négliger une donnée qui jette une cruelle lumière sur la condition féminine médiévale: »moins bien soignées, moins bien nourries, peut-être plus sujettes aux épidémies, les femmes sont aussi moins enracinées socialement, surtout dans leur jeunesse; les familles supportent mieux leur abandon aux hospices, leur absence de la maison, leur disparition dans un couvent et même leur relative déchéance sociale dans le mariage« (p. 349). Peut-être ici une comparaison avec des sociétés contemporaines où le même phénomène s'observe – par exemple, la société hindoue – aurait-elle été éclairante.

Le chapitre consacré à l'âge des contribuables est passionnant, en particulier pour l'étude systématique de la déformation des âges. L'historien superficiel aurait une fois de plus conclu à l'impossibilité d'une statistique à partir des sources médiévales, mais par une observation méticuleuse nous pénétrons l'attitude de l'homme médiéval face aux nombres: si l'arrondissement à la dizaine ou à la demi-dizaine va de soi, la préférence constante pour les chiffres pairs et la hiérarchie régulière des nombres choisis (six d'abord, neuf en dernier) sont plus inattendus. D'autres déformations s'expliquent par des considérations objectives: ainsi le gonflement de la tranche d'âge 30/35 ans (qui ne s'observe qu'à Florence) est dû au fait qu'à partir de 30 ans l'on pouvait postuler un office public rétribué. Au total, la pyramide des âges est marquée par l'importante proportion de vieillards et d'enfants, et par la minceur des couches adultes. La structure de la population toscane est très instable, et elle ne s'équilibre que vers 1470. Cette instabilité caractérise toutes les régions, toutes les couches sociales, mais avec quelques nuances, Florence et la zone de *mezzadria* se distinguant par l'importance des couches plus jeunes, les jeunes étant d'autant plus nombreux que le niveau socio-économique est élevé. Dans la mesure où c'est aussi dans ces couches sociales élevées que le rapport de masculinité est le plus fort, on conçoit quel facteur d'instabilité, mais aussi de dynamisme représentait cette population nombreuse de jeunes hommes, pressés de jouir des fortunes paternelles et familiales.

Les chapitres sur les naissances et les mariages contiennent, comme tous les autres, d'utiles cartes, graphiques et tableaux de chiffres: mais plusieurs articles de nos auteurs nous ont déjà familiarisés avec les principales conclusions.

Par ailleurs, les données fournies par le *catasto* sont de faible valeur: tout au plus permettent-elles d'étudier un échantillon (et 1427 est une année sans peste), bien qu'elles soient cohérentes avec les données fournies par les *Libri dei Morti* (relevés des sépultures effectués par les entrepreneurs de pompes funèbres) et avec les chiffres de l'office de la *Grascia* (qui, chargé de l'approvisionnement de la cité, comptait les décès pour évaluer le nombre des consommateurs). Le taux annuel est de 36,4/1000, mais les fluctuations annuelles sont énormes, surtout pour la mortalité infantile. Les fluctuations saisonnières, par contre, sont régulières: la mortalité est la plus forte en saison chaude, d'autant que c'est à cette saison que la peste est la plus cruelle.

Il convient, par contre, de s'attarder sur le chapitre consacré au feu, au «ménage contribuant», plus restreint à la ville (3,80 personnes) qu'à la campagne (4,74). De même, la taille du feu croît fortement dès que l'on dépasse un niveau de fortune de 800 florins, au moins en ville: cette corrélation existe aussi à la campagne, mais elle est masquée par le fait que les familles de métayers sont très nombreuses malgré un faible revenu traduisant mal leur niveau de vie réel. Quant à leur composition, les feux sont des groupements agnatiques: les établissements «en gendre» sont très rares (un seul mari d'Arezzo est installé chez son beau-père!). Le portrait robot du chef de ménage s'établit ainsi: c'est un homme d'une cinquantaine d'années, marié et chef d'un groupe de 5 à 6 personnes; mais l'image du feu s'altère au fur et à mesure que vieillit le chef de famille. La variation est plus marquée à la ville, où taille et fortune du groupe déclinent au rythme du vieillissement du chef de famille, tandis qu'à la campagne la taille du groupe reste stable et le patrimoine continue à s'arrondir après les quarante ans du chef de famille. En outre, le ménage riche se développe plus tard que le ménage pauvre, intégrant souvent une partie de la vie conjugale des fils. Au total le groupe domestique, bien qu'assez restreint, se révèle très sensible à l'influence du mode de vie et de la fortune. De plus, la structure du feu évolue: à Prato, le nombre des ménages multiples a doublé de 1371 à 1427, ainsi que la probabilité pour un enfant de moins de quinze ans de connaître un de ses aïeux. Le fait essentiel demeure néanmoins la tendance à l'accroissement de la proportion des familles nucléaires, tendance qui s'explique par l'évolution de la conjoncture démographique et de la structure par âge de la population.

La fin de l'ouvrage, moins aride mais aussi moins novatrice est intitulée «Images de la famille». Après un rappel des théories de l'église sur le mariage et la consanguinité fondé avant tout sur l'oeuvre de Saint-Pierre Damien et sur l'examen des circonstances dans lesquelles la famille lignagère fit son apparition, prend place une intéressante étude d'onomastique: ici aussi la ville est en tête du mouvement de diffusion du nom collectif pour désigner le groupe familial: 36,7% des Florentins ont un nom de famille, contre 9,4% pour les habitants des campagnes. L'urbanisation n'est pas seule en cause, car l'ouest et le centre de la Toscane sont en avance sur l'est; et le lignage agnatique n'est pas la seule structure à organiser le tissu social: alliances matrimoniales, confréries, groupes d'amis sont aussi des éléments importants.

Un compte-rendu doit, paraît-il, comporter quelques reproches aux auteurs: nous dirons simplement que le *catasto* seul est insuffisant pour comprendre cer-

tains aspects de la vie sociale florentine; mais les auteurs sont les premiers à l'affirmer. Les légendes de cartes sont parfois très insuffisantes, les mots italiens sont employés de façon excessive et sans avoir été définis au préalable, ce qui peut être gênant pour le non-spécialiste. Plus sérieusement, le livre manque à la fois de perspectives comparatives et d'une problématique autre que purement démographique: à cet égard, il est révélateur que l'ordinateur ait été surtout employé à peaufiner la description plutôt qu'à rechercher des corrélations ou à chercher à faire apparaître les structures complexes au moyen d'analyses factorielles (par contre utilisées au moins par Ch. Klapisch dans des articles isolés). Mais tout cela doit rester au second plan: grâce à David Herlihy et à Christiane Klapisch, grâce aussi à la discipline imposée par l'ordinateur qu'ils ont su dompter à la masse fourmillante des données, le médiéviste dispose d'un fantastique »étalon« à l'aune duquel il est maintenant possible de mesurer l'histoire démographique et sociale de l'Europe du XIV^e au XVI^e siècle. Lorsqu'un tel travail de comparaison aura fait ressortir disparités et singularités régionales ou convergences d'ensemble, il sera sans doute possible de répondre aux questions que posent les auteurs dans leur conclusion, à propos de la nucléarisation de la famille médiévale et de la signification de l'écart d'âge au mariage entre hommes et femmes, caractères dont les conséquences sur les comportements, les mentalités et les »modèles d'autorité« sont en effet considérables.

Jean-Philippe GENET, Paris

Maurice BERTHE, *Le comté de Bigorre. Un milieu rural au bas moyen âge*, Paris (SEVPEN) 1976, 8°, 283 S. (École des Hautes Études en Sciences Sociales. Centre de Recherches Historiques. Les Hommes et la Terre, 15).

Die Arbeit von Berthe über die kleine vorwiegend ländliche Pyrenäengrafschaft Bigorre – mit Tarbes als Bischofssitz und nur wenigen größeren Orten, darunter Lourdes – geht auf eine thèse de 3^e cycle (Toulouse 1969) zurück, deren im übrigen gleichlautender Titel den Zusatz enthielt »d'après les censiers de 1313 et 1429«. Sie ist, dies sei vorweggesagt, eine willkommene Ergänzung zu den ebenfalls demographisch orientierten Regionalstudien zur spätmittelalterlichen Geschichte Frankreichs.¹ Die beiden ungedruckten Steuerlisten, die *debita regi Navarre* von 1313, am Vorabend der Krise des Spätmittelalters, und die Erhebung von 1429, an einem der Tiefpunkte dieser Krise,² stellen mit ihren genauen Auflistungen der Abgaben Ortschaft für Ortschaft, die 1313 im Bigorre an Louis

¹ Vgl. auch die Arbeiten von G. BOIS, *Crise du féodalisme. Economie rurale et démographie en Normandie orientale du début du 14^e siècle au milieu du 16^e siècle*, Paris 1976; A. HIGOUNET-NADAL, *Périgueux aux XIV^e et XV^e siècles. Etude de démographie historique*, Bordeaux 1978; P. DESPORTES, *Reims et les Rémois aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris 1979.

² Für die Normandie und für England vgl. BOIS (wie Anm. 1) S. 50 ff. u. 284 ff., und J. HATCHER, *Plague, Population and the English Economy 1348–1530*, London 1977, S. 68 ff.